Bonjour,

Juste une anecdote pouvant montrer que malgré l'influence languedocienne dans les marges de la Lomagne gasconne, des différences entre les deux dialectes étaient encore sensibles aux oreilles des locuteurs dans les années 70/80 pour le moins, et encore logiquement jusqu'en 1992, date du décès de ma grand-mère auvillaraise, au nord extrême pourtant ...de la Gascogne (bien sûr des « pays » de Mémé lui ayant survécu ont pu perpétuer la chose au-delà de son décès).

Enfant et encore adolescent, passant mes vacances d’été à Malause (entre Valence d'Agen et Moissac), dans ma famille paternelle de réfugiés espagnols anarcho-syndicalistes et résistants, lorsque je ne me baignais pas « à Garonne », rive droite donc, je visitais aussi souvent nos voisins, paysans traditionnels, esclops dehors, chaussons dedans, la famille Marc-Thomas, au quartier Patau.

Hormis les mémorables parties de pêche au canal avec Paul, *quand on allait sur les chemins, à bicyclette*, j’ai toujours le souvenir d’une remarque qui aurait dû être insignifiante pour le jeune adolescent que j’étais, mais qui m’a intrigué, car je versais déjà dans le goût des langues.

« Marc-Thomas » a clairement exprimé aux détours d’une conversation à propos de mon deuxième lieu de villégiature familiale (maternel celui-ci), Auvillar, ce que je peux retranscrire ici en substance sans peur de me tromper sur son sens intrinsèque : Oh ! Ta grrand-mère elle parrrle pas comme nous autrres…

S’en suivit une demande d’explication, qui n’a pu être que succincte, les connaissances scientifiques de mon interlocuteur n’étant que celles, empiriques, de sa propre langue, et en très grande partie donc celle de ma grand-mère. Celle-ci habitait la ferme à Larandelle, sur les hauteurs d’Auvillar, paradis rêvé de mon enfance. Passée la surprise de l’aphorisme doctrinaire pauliste et thomiste tout à la fois, teintée d’un je-ne-sais-quoi d’orgueil malausain, je rétorquais donc que c’était pourtant bien du « patois », mais lui, et elle désormais aussi, « La Madame », son épouse, maîtresse femme, persistèrent, nuançant toutefois en ajoutant qu’ils se comprenaient bien sûr avec ma « Mémé Adrienne », mais que tout de même il y avait des différences. Ils l’avaient peut-être très rarement vue à Malause (à l’occasion de nos réunions interfamiliales), à 9.6 km d’Auvillar (et même 11.9 km de La Randelle), MAPPY dixit, mais en revanche plus fréquemment « au marché à Valence », lieu de rencontre de tous les agriculteurs qui vendaient encore à l’époque même leur toute petite production, tout ce que l’on cultivait et élevait dans le « couan » (prononciation typique de mon oncle Gaston Lacroix, mécano du Bourg de visa) : « Valença », carrefour vital fourmillant où le « patois » (indifférencié à mes oreilles) était presque encore la règle pour qui voulait dindons, pintades, pigeons et autres futurs mets savoureux (le terme anglais « vegan » créé en 1944 n’était pas encore arrivé « chez nous autrres»), fruits et légumes de toutes sortes, un éden de couleurs et de senteurs, « patois  » compris ; et quand bien même on vous répondait en français, ça « rroquaillait » plus sec qu’un galet à l’étiage aux îlots de Bayne, ça n’était plus la langue de mes rédactions de collégien. Bref, nostalgie mise à part, « le Paul » et « La Madame » avaient clairement la perception du locuteur languedocien qui entend du gascon, même si celui-ci était depuis longtemps « sous influence ». Des paysans du val de Garonne exprimant spontanément leur spécificité à une dizaine de kilomètres près, était-on déjà hors de l’aire de « l’agenais gascon-languedocien »?

Eric Galera (Delachoux et Rigail par ma mère)